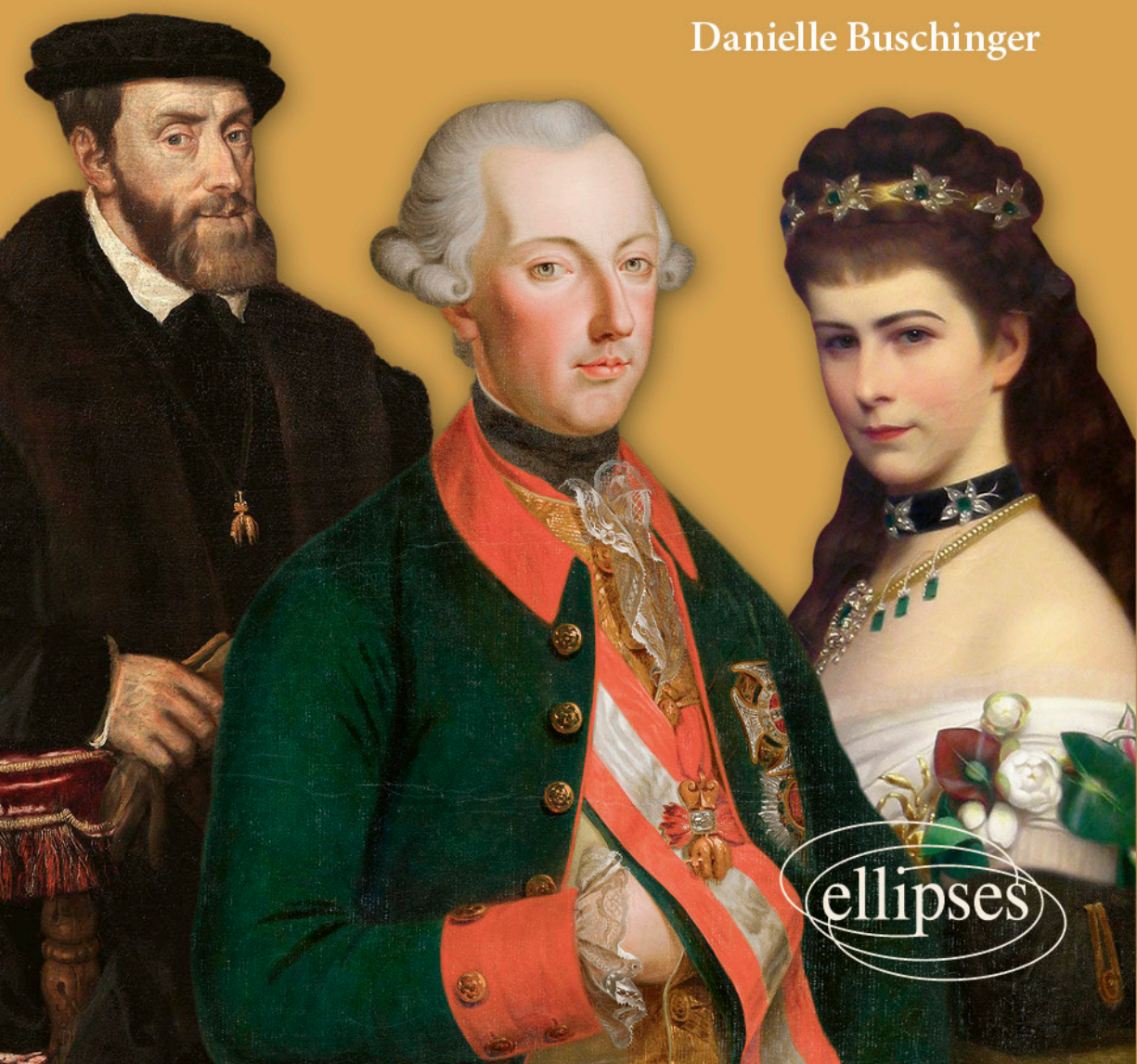


BIOGRAPHIES & MYTHES HISTORIQUES

LES HABSBOURG

Des origines à nos jours

Danielle Buschinger



Collection « Biographies et mythes historiques »

LES HABSBOURG

DES ORIGINES À NOS JOURS



Danielle BUSCHINGER



Dans la collection « Biographies et mythes historiques »

Derniers titres parus

Le Saint Empire romain germanique – Mille ans d'histoire impériale, Danielle Buschinger

Les Guerres gauloises – 58 av. J.-C – 69 apr. J.-C., Alain Deyber

Joffre – Un maréchal en République, Alexandre Lafon

Louis XV – Un mythe français, Frédéric Bidouze

Rousseau, François Jacob

Jules Verne, Arnaud Coutant

Marc Antoine, Agnès Gros Lambert

Les femmes à Versailles, Aude Péraud-Rousselet

Marc Aurèle, Philippe Roy

Champollion, Karine Madrigal

Walt Disney, Cédric Guillaume

Marguerite de Valois – La reine Margot, Alain Joblin

Les Impératrices romaines, Pierre Forni

Jacques I^{er} Stuart, Sabrina, Juillet Garzón

George Sand, Audrey Pennel

Les ducs de Bourgogne, Jean-Pierre Duteil

Les armées gauloises et celtiques – VI^e siècle av. J.-C.-I^{er} siècle apr. J.-C., Alain Deyber

Jules Ferry, Paul Baquiast, Bertrand Sabot

Hitchcock, Arnaud Coutant

Les Beatles, Bertrand Lemonnier

Platon, Olivier Battistini

Les Ptolémées, Philippe Rodriguez

Retrouvez l'intégralité de la collection sur notre site



Conception graphique couverture : Éric VIGIER

Mise en pages : PCA

ISBN 9782340-123540

Dépôt légal : novembre 2026

©Ellipses Édition Marketing S.A.

8/10 rue la Quintinie 75015 Paris



Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editions-ellipses.fr

Nous dédions ce livre à Thomas Parschik, de la *Staatsbibliothek* à Berlin, sans lequel ce livre n'aurait pas pu être écrit. Nous remercions de tout cœur Pierre Levron (Poitiers) qui a relu et corrigé tout le livre

AVANT-PROPOS

Pendant plusieurs siècles, les Habsbourg ont dominé une grande partie de l'Europe (Jean des Cars). Parmi quelques grandes figures de la maison des Habsbourg citons Maximilien I^{er} (1493-1519), grand artiste, homme de culture, mécène, mais aussi arbitre de la politique européenne et réformateur de l'Empire qu'il agrandit par des mariages ; Charles Quint (1519-1558), le souverain le plus puissant et le plus riche de son temps, qui régnait sur un empire où jamais le soleil ne se couchait, arbitre du commerce flamand et principal bénéficiaire des métaux précieux ; l'archiduchesse Marie-Thérèse (1740-1780), « la mère de tous et celle de mon pays », qui a fait un mariage d'amour dont sont issus seize enfants, avec lesquels elle entretenait une très active correspondance en langue française, et pour laquelle, malgré toutes ses occupations les devoirs envers ses peuples étaient toujours au premier plan. C'est elle qui fit le premier pas vers l'enseignement primaire universel et obligatoire pour nombre de ses sujets. Nommons enfin François-Joseph (1848-1916), qui est devenu empereur à l'âge de dix-huit ans et dont le règne allait durer soixante-huit ans. Il y en eut bien d'autres encore.

Bien que les Habsbourg ne règnent plus depuis la fin de la Première Guerre mondiale, c'est une famille présente en Europe même après la fin de l'Empire austro-hongrois et qui existe encore aujourd'hui.

Otton de Habsbourg-Lorraine (en allemand *Otto von Habsburg*, 1912–2011), fils du dernier empereur d'Autriche et roi de Hongrie, Charles I^{er} (1916-1918), était une grande figure européenne du xx^e siècle, naturalisé allemand il fut pendant vingt ans membre du premier parlement européen. Sur la photo du quatre-vingt-dixième anniversaire de la mère d'Otton, Zita de Bourbon Parme, morte en 1989, on compte près de vingt jeunes enfants. La relève est assurée. C'est Charles de Habsbourg-Lorraine, né en 1961, fils d'Otton et de Zita, petit-fils de Charles I^{er}, qui représente aujourd'hui la famille des Habsbourg en public. Le site « Histoires royales »,

dont l'éditeur responsable est Nicolas Fontaine, habitant Bruxelles, donne sur les Habsbourg, des informations contrôlées par Charles de Habsbourg-Lorraine lui-même (communication personnelle).

INTRODUCTION

LES ORIGINES MYTHIQUES

Les origines des Habsbourg divergent. De fait, il existe plusieurs versions des origines mythiques de la maison des Habsbourg (Jean Bérenger). Évoquons les constructions généalogiques de Gebwiler (1473-1545) qui contiennent déjà en germe le rattachement des Habsbourg aux Étichonides, c'est-à-dire la maison ducale d'Alsace au Haut Moyen Âge : le duc Étichon ou Adalric est supposé être le père de sainte Odile (Nuss). Citons la légende de « l'origine franque » (xv^e siècle) : on la rattachait directement aux Mérovingiens en remontant au-delà des Carolingiens. Ces ancêtres francs autorisaient les Habsbourg à prétendre descendre des Troyens. Cette légende avait des arrière-pensées politiques : par exemple, l'empereur Maximilien I^{er} prétendait être le successeur légitime des royaumes mérovingiens et carolingiens de Gaule et de Germanie. Comme l'écrit Bérenger, il « encouragea de nombreux travaux sur le sujet, tels des manuscrits enluminés, des traités d'héraldique, des arbres généalogiques illustrés ». Cette théorie, nationaliste, est abandonnée lorsque cessa avec les traités de Westphalie (24 octobre 1648) « le conflit entre la France et la Maison des Habsbourg » (Jean Bérenger, p. 18, et Pierre Déyon / Duby, p. 531-533¹), pour être remplacée par « la rivalité austro-prussienne en Allemagne ».

En 1649, naquit une autre théorie, élaborée par Jérôme Vignier : comme le souligne Bérenger, « les Habsbourg descendraient des ducs d'Alsace qui régnèrent au Moyen Âge à la fois sur la Souabe et sur l'Alsace... Cette « Maison d'Alsace » qui remonterait jusqu'à un certain Archinoald, maire du palais de Clovis II au vii^e siècle serait le berceau des Habsbourg et des ducs de Lorraine ». Cette théorie justifie le mariage en

1. *Histoire de la France. Des origines à nos jours*. Sous la direction de Georges Duby. Paris, Larousse, 2022.

1736 de l'archiduchesse Marie-Thérèse (1717-1780) et du duc de Lorraine François-Étienne (François III). Elle succède le 20 octobre 1740 à son père Charles VI grâce à la Pragmatique Sanction (Buschinger, *Saint Empire*).

Mais c'est seulement après la défaite de Sadowa (bataille de Königgrätz), le 3 juillet 1866, que, comme le souligne Jean Bérenger, l'historiographie s'en tiendra à une « version plus raisonnable des faits ». Mais, bien que personne n'ait pu démontrer que les « origines carolingiennes » de la maison des Habsbourg étaient entièrement fausses, il est certain que ces histoires légendaires ont nourri la propagande des Habsbourg en des temps plus reculés.

LES ORIGINES HISTORIQUES

Pour ce qui est des origines historiques, là non plus rien n'est sûr. Résumons ! D'après Jean Bérenger, il est possible que « les Habsbourg descendent de Gontran le Riche, duc de Basse-Alsace, privé de ses fiefs par Otton le Grand pour haute trahison lors de la diète d'Augsbourg d'août 952, puis amnistié... Le fils de Gontran le Riche, Lancelin (diminutif de Landolt) était installé en Argovie. » Un de ses fils Radbot (vers 985-vers 1045), appelé « Proto-Habsbourg » par Nuss, a épousé la fille du duc de Lorraine, Ita. Un autre de ses fils, Rodolphe, épouse une certaine Cunégonde appartenant à la famille des Hohenstaufen. Au reste, au ^{xiii}^e siècle, « les Habsbourg lient leur destin à celui de cette famille : ils apparaissent de plus en plus à la cour impériale et participent aux expéditions militaires... Rodolphe l'Ancien, grand-père de Rodolphe I^{er}, roi des Romains, prend parti en 1198 pour les Gibelins et abandonne les Welfes, lors du premier schisme impérial. Cet engagement assiera la fortune des Habsbourg. N'oublions pas que lorsque Frédéric II quitte la Sicile, Rodolphe l'Ancien le soutient sans hésiter, et Frédéric est le parrain du jeune Rodolphe (né en 1218) ».

Les liens unissant les Habsbourg aux Hohenstaufen existent. Le futur roi des Romains, Rodolphe I^{er}, descend, comme le souligne avec force Jean-Pierre Cuvillier, d'Agnès de Hohenstaufen, l'épouse de Rodolphe II

l'Ancien (1168-1232). Agnès de Hohenstaufen et Rodolphe II l'Ancien, devenu en 1199 landgrave de Haute-Alsace, sont les parents d'Albert IV le Sage, père de Rodolphe I^{er} de Habsbourg.

Pendant deux siècles, le lignage des Habsbourg conforte, notamment par les alliances matrimoniales (comme plus tard, au reste, avec Maximilien I^{er}), ses positions dans le même espace géographique : Alsace, Brisgau, Argovie. Ils créent nombre de fondations religieuses, des abbayes, des couvents. Ils ne cessent d'asseoir leur pouvoir en Alsace. Le premier porteur du titre de comte de Habsbourg pourrait être Werner « le pieux », fils de Radbot, à moins que ce soit en 1090, Otton, le petit-fils de Radbot.

La figure la plus marquante de cette génération est l'évêque Werner de Strasbourg. Il se peut qu'il soit lui aussi un fils de Lancelin, et par conséquent un Habsbourg. C'est un ami d'enfance de l'empereur Henri II et il a contribué à son élection. Il favorise une politique d'expansion de l'Empire en direction de la Bourgogne ; aussi ses intérêts coïncident-ils avec ceux des Habsbourg et de l'empereur Henri II.

C'est dans cette période qu'est construit le château fort d'Habichtsburg (« le château des autours »), le château des origines construit entre 1020 et 1030 par l'évêque Werner I^{er} de Strasbourg, tout près de la petite ville de Brugg, à 27 kilomètres de Zurich et 45 kilomètres de Bâle, dans le village de Altenbourg (actuel canton d'Argovie en Suisse alémanique). C'est de ce château que la famille a tiré son nom. Très rapidement, le terme est réduit et transformé en Habsbourg, plus simple à utiliser dans les récits et chroniques (Jean des Cars). Comme on l'a vu, cette construction s'insère dans le cadre de la conquête du royaume de Bourgogne par l'Empire. Jean Bérenger signale que cette construction a donné naissance à la première légende concernant les Habsbourg. Le « belliqueux » évêque Werner avait conseillé à son parent Radbot, seigneur du lieu et considéré par ailleurs comme l'ancêtre fondateur, peut-être mythique, de la dynastie des Habsbourg, de fortifier sa résidence, qui n'était entouré d'aucune muraille. « Radbot promit de le faire en une seule nuit. Le lendemain, le château était entouré de ses gens et des cavaliers, revêtus de leur armure, tenaient à intervalles réguliers lieu de tours. L'évêque se montra satisfait et conseilla à son parent de tirer parti de ce mur vivant, car aucun n'était

plus sûr. Bérenger poursuit en rappelant que cette légende est imputée à l'empereur Barberousse et au landgrave de Thuringe. C'est dans le château patrimonial de Habsbourg en Suisse actuelle (il abrite aujourd'hui un restaurant !) qu'est né Rodolphe I^{er}.

Récemment, en novembre 2024, un colloque international a été organisé dans l'Alsace du sud, plus particulièrement à Ensisheim, qui « entre dans la donation effectuée en 768 par Sighfrid en faveur de son fils Altmann » et que les Habsbourg tiennent en fief de l'Église de Strasbourg. Il est mentionné dans un document que le futur empereur Maximilien I^{er} (1459-1519), de passage dans le Sundgau et dans le Brisgau, rassemble de nombreuses reliques, en particulier des restes mortels (*ain gepain*) de sainte Odile, de qui sont censés descendre les Habsbourg (« *von dem die Habsburger abstammen sollen* ») et qu'il fait transférer en Autriche et dans le Tyrol (Philippe Nuss).

Le titre de l'une des communications de ce colloque est : « Châteaux et villes en Haute-Alsace ». Citons le mathématicien Philippe Nuss, historien amateur, qui s'intéresse spécialement aux Habsbourg, et qui a écrit, en s'appuyant sur de nombreux documents d'archives (des registes, catalogue des actes diplomatiques d'un personnage, d'un lignage ou d'une chancellerie, organisés en une suite chronologique), dans *Les registes des Comtes de Habsbourg en Alsace avant 1273*, Altkirch (Société d'histoire du Sundgau, 2005), ouvrage qui complète la bibliographie antérieure : « Les premiers comtes de Habsburg apparurent au XI^e siècle conjointement en Alsace, en Argovie et dans le Brisgau. Insignifiants propriétaires fonciers à l'origine, ils acquièrent une dimension politique de tout premier plan, endossant de nombreuses charges juridiques dont le prestige le disputait aux revenus lucratifs ». Ils possèdent le landgraviat de Haute-Alsace, qui leur confère un pouvoir politique important dans la région, l'avouerie sur l'antique et riche abbaye de Murbach, qui possède de vastes domaines en Haute Alsace, l'avouerie sur l'Église de Strasbourg pour Rouffach. Nombre d'autres exemples illustrent la portée politique des comtes alsaciens et argoviens des premiers Habsbourg. Les recherches archéologiques corroborent les recherches des historiens par des fouilles, tout en produisant des découvertes autonomes de grande portée historique.

C'est lorsqu'en 1273 la famille des Habsbourg est sur le point de fonder une principauté dans le Rhin supérieur (*Oberrhein*) que le chef de la lignée, le comte Rodolphe IV (1218-1291), est élu roi des Romains, sous le nom de Rodolphe I^{er}. Cette élection réduit à néant les efforts des landgraves d'Alsace visant à restaurer à leur profit un état souabe. Soulignons aussi avec Philippe Nuss que le visage de l'espace germanique et de l'Europe occidentale aurait été un tout autre si le choix des princes électeurs s'était porté sur un autre candidat. Les Habsbourg régneront de façon, presque ininterrompue, jusqu'à la fin de la première guerre mondiale, sur un immense territoire s'étendant en 1918 des Alpes du Voralberg jusqu'aux Carpates orientales et de la Pologne jusqu'à l'Adriatique (Henri Bogdan).

CHAPITRE I

RODOLPHE I^{ER}, LE FONDATEUR : DU RHIN AU DANUBE

L'époque terrible sans empereur » (« *kaiserlose schreckliche Zeit* »), comme Schiller a appelé les années 1254 à 1273, est marquée par l'indécision des électeurs sur le nom d'un successeur au dernier Hohenstaufen, Conrad IV. Il leur faudra vingt ans, nommés traditionnellement « Grand Interrègne » pour le distinguer des années suivant la mort de Henri VI, pour choisir finalement le comte Rodolphe de Habsbourg, élu roi des Romains à l'unanimité le 1^{er} octobre 1273 (Rapp).

Entre autres témoignages de chroniqueurs sur celui qui est considéré avant tout comme le fondateur de la dynastie des Habsbourg, citons : « D'une grande vaillance depuis sa jeunesse, c'était un homme intelligent et fort, qui avait été favorisé par le destin ; de haute stature, il avait un nez pointu, son expression était grave et digne, révélant une grande force de caractère » (Bérenger). Le portrait moral, idéalisé après sa mort, était tout aussi séduisant, « généreux, simple, bon, pieux et modeste ». Il avait toutes les qualités du *miles christianus*, du chevalier chrétien. Il devint par la suite un modèle de piété, glorifié par Friedrich Schiller dans sa ballade *Le comte de Habsbourg*. Ses contemporains étaient persuadés que l'élection de Rodolphe était un signe de la Providence, car il était désireux de faire régner dans l'Empire « paix, ordre et justice », ce à quoi

ses sujets aspiraient après une longue période de guerre civile. *Rex iustus et pacificus* selon l'idéal de Frédéric Barberousse.

Rodolphe avait appris son métier de roi et à faire ses preuves comme homme politique habile. Il avait trente-deux ans lorsqu'il succéda à son père comme comte de Habsbourg et cinquante-cinq lorsqu'il fut élu roi en 1273. Dans son âge mûr, il conforte les bases régionales du pouvoir de sa famille. Il combat les puissants évêques de Bâle et de Strasbourg pour s'approprier une partie du patrimoine des Hohenstaufen tombé en déshérence après la mort tragique de Conradin, décapité à Naples par Charles d'Anjou. Très bon gestionnaire, il administre excellemment son territoire en s'inspirant du modèle normand en Sicile que Frédéric II avait encore perfectionné. Cependant, il ne parvient pas à unifier les domaines du Rhin (Bérenger). C'est aussi un personnage d'origine modeste, dont le pape vante la piété, qui ne fait peur à personne.

Dans un contexte de vacance du trône, villes et princes allemands sont las de l'anarchie. Le roi de Bohême, Ottokar II Přemyslide, un temps favori du pape, est jugé trop puissant par les autres princes allemands. Rodolphe commence à négocier avec l'aide du burgrave de Nuremberg, Frédéric de Hohenzollern. Les électeurs de Saxe, du Brandebourg et du Palatinat auxquels il donne ses filles en mariage, le soutiennent, en effet il n'est ni trop riche ni trop puissant. Son âge, avancé pour l'époque, et ses liens avec les Hohenstaufen assurent une certaine continuité. On raconte en effet que c'est Frédéric II qui, lié d'amitié avec le père de Rodolphe, a tenu l'enfant sur les fonts baptismaux (Hamann) Le pape veut restaurer l'ordre au nord des Alpes, Rodolphe lui promet d'organiser une croisade dès qu'il aurait été couronné empereur à Rome.

Rodolphe lui promet d'organiser une croisade dès qu'il aurait été couronné empereur à Rome. Il doit néanmoins changer de politique, car il comprend que les ambitions du roi de Bohême menacent son pouvoir. Il renonce alors à entreprendre le voyage à Rome pour se faire officiellement couronner par le pape. Rodolphe restera donc « roi des Romains » et roi de Germanie, mais ne deviendra jamais empereur.

L'élection de Rodolphe de Habsbourg met fin à cette époque agitée du Grand Interrègne. Ayant succédé à son père en 1239, Rodolphe était

demeuré indéfectiblement fidèle aux Hohenstaufen, mais il était estimé par toute la féodalité germanique. Le 24 octobre 1273, il est sacré en tant que roi des Romains et prend place en tant que roi de Germanie sur le trône de Charlemagne. Comme il n'a jamais été empereur par le pape à Rome, il n'a pas pu faire reconnaître son fils comme roi des Romains. Il porte ses efforts sur l'est de la Germanie, faisant de l'Empire une monarchie allemande. C'est le premier des Habsbourg à régner sur l'Empire, avec des interruptions de brève durée, jusqu'à sa dissolution par Napoléon I^{er} en 1806 (Bérenger).

Les électeurs de Francfort pensaient qu'il n'y avait aucun risque que ce choix permette une transmission héréditaire du pouvoir. Ils se trompaient, car avec certes des interruptions, les Habsbourg restèrent à la tête de l'Empire jusqu'à sa dissolution en 1806, puis devinrent empereurs d'Autriche en 1204, jusqu'à ce que le 11 novembre 1918, le descendant de Rodolphe I^{er}, Charles I^{er} signe à Schönbrunn sa renonciation à la couronne impériale d'Autriche.

L'EMPIRE PENDANT LE RÈGNE DE RODOLPHE I^{er}

Pendant le règne de Rodolphe I^{er} le Saint-Empire consistait en trois parties, qu'habituellement on appelait la partie italienne, bourguignonne et allemande. Par son élection et son couronnement, l' élu était le souverain de la partie allemande. Il pouvait également régner sur la partie bourguignonne (et/ou la partie italienne). La frontière de l'Empire à l'Ouest suivait l'Escaut, la Meuse, la Saône et le Rhône. L'Empire incluait donc une grande partie du Bénélux actuel, de même que les régions de l'est de la France d'aujourd'hui. Au Nord, les frontières de l'Empire étaient la Mer du Nord et la Baltique. Le Holstein appartenait à l'Empire, le Schleswig au Danemark. Au temps de Rodolphe I^{er} la Carniole (l'actuelle Slovénie), la Carinthie, l'Autriche, c'est-à-dire la Haute et la Basse Autriche actuelles, la Bohême et la Moravie, (la République tchèque d'aujourd'hui), faisaient partie de l'Empire. La Silésie vint plus tard à l'Empire. La partie allemande de l'Empire avait à cette époque entre 12 et 15 millions d'habitants, peut-être davantage. La population augmenta jusqu'à 1310, fut stagnante,

baissa à partir de 1350, remonta vers 1470, puis perdit 40 % pendant la Guerre de Trente Ans, pour remonter par la suite (Prietzel), partiellement grâce à la venue des Huguenots français après la révocation de l'Édit de Nantes par Louis XIV en 1685.

LA POLITIQUE DE RODOLPHE I^{ER} : NAISSANCE DE LA MAISON D'AUTRICHE

Dès le surlendemain de son couronnement Rodolphe I^{er}, qui tient au bon fonctionnement de la juridiction créée par Frédéric II, proclame le rétablissement de la paix, et il montre l'exemple. Parcourant en tous sens l'ouest et le sud-ouest de l'Empire, il détruit les châteaux qui servent de repaires aux bandits de grand chemin. À la fin de son règne encore, il fait exécuter, devant les murs d'Erfurt, vingt-neuf « chevaliers-brigands », rétablissant solidement l'ordre. Pendant l'inter règne, les biens d'Empire avaient été grignotés par les princes locaux. Dès 1273, il tient une assemblée générale, où les princes réunis sous sa présidence décident que toutes les usurpations doivent être sanctionnées. Rodolphe applique la politique des « revendications ». Ce sont des baillis qui, dans les circonscriptions, sont chargés d'obliger tous ceux qui avaient illégalement acquis des biens ou des droits impériaux à les restituer. Cette restitution fonctionne bien dans les contrées où Rodolphe était bien connu, c'est-à-dire l'Alsace. Il agrandit ses territoires alsaciens dans les environs de Sélestat grâce à son mariage avec Gertrud von Hohenberg (Hamann), la Souabe ou la Franconie. Ce n'est pas le cas dans les régions dans lesquelles Rodolphe se rendait moins. Ceux qui devaient accomplir cette tâche étaient vraisemblablement des princes plus soucieux de leurs biens dynastiques que des biens impériaux. Les baillis les plus sûrs et les plus loyaux sont les bourgeois des villes qui désormais se nomment « villes d'Empire » (*civitates imperii*). La raison de ce dévouement est sans doute que Rodolphe restaurait la sécurité dans les villes. En échange celles-ci fournissent troupes et argent. Mais il ne fallait pas être trop gourmand !

Comme le souligne Francis Rapp (2000), l'autorité que Rodolphe veut faire respecter, Ottokar, roi de Bohême (vers 1230-1278), la bafoue.

Il refuse avec hauteur et mépris de demander à celui qu'il nomme le « pauvre petit comte » l'investiture de ses fiefs. Après un an et un jour, la procédure qui sanctionne les vassaux infidèles est mise en route. Le roi de Bohême s'en moque. En 1275, à la diète d'Augsbourg, il est déclaré félon et mis au ban de l'Empire. Rodolphe s'est bien préparé pour riposter ; la supériorité de ses forces est telle qu'Ottokar doit faire amende honorable et se soumet à Rodolphe en 1276. Mais ce n'est qu'un armistice, qui est rompu deux ans plus tard : la guerre reprend et, le 26 août 1278, Ottokar est vaincu et tué. C'est la bataille de Marchfeld. Le fils d'Ottokar, Wenceslas, garde la Bohême, mais ses possessions autrichiennes sont en 1282 confiées par Rodolphe à ses propres fils, Albert et Rodolphe. C'est un grand coup : désormais les Habsbourg sont des princes, et la famille originaire des environs du Rhin se trouve maintenant sur les bords du Danube. Elle est devenue la maison d'Autriche. Comme le note Pierre Racine (1951) « Rodolphe vient de fonder une tradition qui est appelée à un magnifique avenir ». C'est lui aussi qui choisit Vienne comme sa résidence officielle (Jean des Cars). Plus tard, l'empereur Rodolphe IV de Habsbourg, « le fondateur » (1339-1360) fera de Vienne « la capitale de ses pays et seigneuries » (Christine Lebeau, in : *L'Europe. Encyclopédie historique*, sous la direction de Christophe Charle et Daniel Roche. Arles, Actes Sud, 2018, p. 259).

Du Rhin au Danube ! C'est désormais autour du bassin de Vienne que les Habsbourg vont asseoir leur autorité, lieu de passage entre les Alpes orientales, les massifs hercyniens de la Bohême et, par l'intermédiaire de la voie de communication qu'est le Danube entre l'ouest et l'est, le bassin des Carpates et la grande plaine hongroise, et la chance des Habsbourg est, comme le souligne avec force Jean Bérenger, d'avoir étendu son pouvoir « sur la partie la plus germanisée de l'espace danubien, le bassin de Vienne et les Alpes orientales ». Désormais l'Europe danubienne sera au centre de l'Europe politique. Après avoir pris possession en 1282 de l'Autriche, un puissant lignage de l'espace alémanique, les Habsbourg, y règne de façon presque continue jusqu'en 1918. Rappelons pour mémoire que « Rhin et Danube » est le nom donné à la première armée française, qui a libéré le territoire français à la fin de la Seconde guerre mondiale.

Ce succès ne détourne pas Rodolphe de ce qu'il considère comme sa principale mission, la sauvegarde de l'Empire. En Italie le pape Nicolas III obtient de Charles d'Anjou qu'il renonce à son rôle de « pacificateur » : de la sorte Rodolphe, en sa qualité de roi des Romains retrouve ses droits sur ce qu'il appelle « son verger ». En échange, il donne au pape la Romagne en Italie septentrionale et centrale en 1278. En Bourgogne, Rodolphe doit recourir à la diplomatie, mais aussi à des démonstrations militaires pour mettre le comte de Montbéliard au pas, puis le comte de Savoie en 1283. En 1289, il recourt à la force pour soumettre le comte palatin de Franche Comté, Otton, qui ne voulait pas lui prêter hommage. Sur la frontière lorraine, il intervient pour empêcher le roi de France Philippe le Bel de s'emparer de deux abbayes.

Lorsqu'il sent la mort venir, il se rend à Spire et meurt le lendemain de son arrivée. Il est enterré dans la crypte des Saliens, aux côtés de Philippe de Souabe. Avec beaucoup de justesse Rapp fait remarquer que « le choix de sa tombe exprimait une dernière fois la grande pensée de son règne : restaurer le Saint-Empire et continuer l'œuvre de ses prédécesseurs ». Le « pauvre petit comte » est devenu un grand souverain, de surcroît fondateur de dynastie.

RODOLPHE I^{ER} DANS LE MIROIR DE LA POÉSIE DU DISCOURS CHANTÉ AU MOYEN ÂGE

Dans la poésie politique du discours chanté (*Sangspruchdichtung*), grâce à laquelle on peut suivre les événements historiques, mais la plupart du temps d'un point de vue conservateur, voire réactionnaire (on pourrait qualifier ce genre littéraire de « miroir conservateur de l'époque »), Rodolphe de Habsbourg apparaît le plus souvent, conformément à la réalité historique, comme le roi qui, après le terrible temps de l'Inter règne, apportera à l'Empire paix et ordre (Buschinger)².

2. Danielle Buschinger, *Poètes moralistes du Moyen Âge allemand XIII^e-XV^e siècle*. Paris Garnier, 2017.

Boppe (actif entre 1280 et 1290) fait son éloge et le compare à Charlemagne, « qui savait aspirer à ce qui est juste et convenable ». Dans la personne de Rodolphe s'incarne la puissance impériale restaurée dans la mesure où, depuis Frédéric II, Rodolphe était le premier roi allemand et futur empereur romain à être légitimement couronné comme roi des Romains, c'est-à-dire sur le trône de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle. Rumelant de Saxe (seconde moitié du XIII^e siècle) glorifie ce couronnement : « jamais roi ne fut couronné aussi glorieusement », ce qui équivaut à un hommage rendu à Rodolphe, Friedrich von Suonenburg actif entre 1247 et 1275) raconte le légendaire « miracle de la croix » lors du couronnement de Rodolphe à Aix-la-Chapelle, qui est la preuve que le roi est l' élu de Dieu :

« Puisqu'il plut à Dieu le jour où – comme je vous le dis – il le donna comme bailli à toute la Chrétienté... Une belle croix, haute, longue, grande, large flotta au-dessus du roi, tout le temps qu'il resta assis couronné et reçut le sacre. Ainsi, je sais que Dieu l'a élu par la bouche des princes pour être notre bailli ».

En abordant le thème classique de l'empereur élu par Dieu, le poète fait des princes les interprètes de la volonté divine. Friedrich von Suonenburg évoque également une lettre du pape à Rodolphe, dans laquelle il salue Rodolphe comme « roi des Romains » et « futur empereur », de même que la missive écrite par le souverain pontife à tous les princes de la Chrétienté qui compare Rodolphe à Charlemagne : « Jamais un pape n'a aimé un roi à ce point depuis le temps de l'empereur Charles ». De la sorte, il rend hommage à la politique raisonnable de Rodolphe envers la Curie, puisque l'empereur s'efforçait d'éviter tout conflit avec le pape, et le poète souhaite que le pape couronne Rodolphe à Rome (ce qui ne pourra se réaliser, de telle sorte que Rodolphe ne sera pas empereur de façon officielle) pour que sa prédominance sur tous les autres souverains européens soit rétablie. Remarquons qu'à l'opposé de Walther von der Vogelweide, Friedrich von Suonenburg estime indispensable le rôle du pape dans cette affaire. Le rôle politique et l'autorité de celui-ci ne sont plus mis en doute. Conrad de Würzburg fait l'éloge de « l'aigle de Rome », Rodolphe de Habsbourg qui a soumis le « lion de Bohême » (Ottokar II

de Bohème) (paix de Vienne du 3 décembre 1276). Maître Stolle vante les qualités de l'empereur

« ... il aime Dieu et respecte les femmes irréprochables... c'est un homme expérimenté et irréprochable... il rend bien la justice. il aime la loyauté et l'honneur. Il est comblé de hautes qualités ».

Rodolphe apparaît comme paré de toutes les qualités (entre autres il est loué en tant que « *rex iustus* ») ; il n'a qu'un seul vice, l'avarice, qui est souligné par la série anaphorique « il ne donne rien ». *Der Unverzagte* (seconde moitié du XIII^e siècle) vante les mêmes qualités, et en plus son amour de l'art, mais lui aussi, il lui reproche son avarice (« il aime entendre les maîtres chanter, jouer de la viole, lire des poèmes, mais il ne leur donne rien en échange »). On doit noter que ce n'est plus tant la politique qui est déterminante, mais le salaire – la « milte », la « générosité » – pour juger d'un souverain.

Boppe, qui, en faisant allusion à Josué, a mis les princes rebelles – sans doute Ottokar II de Bohème (vers 1233-1278) ou d'autres princes adversaires de Rodolphe en garde de résister au roi et à l'Empire (il pourrait leur arriver la même chose qu'aux rois insoumis que, dans la Bible, Josué a fait pendre) et qui a une fois loué Rodolphe en le comparant à Charlemagne, cherche ensuite à l'attaquer en lui reprochant de n'avoir pas entrepris la croisade qu'il a promise lors du couronnement, et fraye par là le chemin d'une attitude critique face à Rodolphe. Cette disposition négative à l'égard du Habsbourg atteindra un comble avec le Schulmeister von Eßlingen (entre 1279 et 1281) qui a mené contre lui une violente offensive.

CHAPITRE II

LA SUCCESSION DE RODOLPHE I^{ER}

HIATUS DANS LA DYNASTIE DES HABSBOURG : ADOLPHE DE NASSAU (1250-1298), ROI DES ROMAINS

Rodolphe I^{er} n'avait pas pu régler sa succession car il n'était pas empereur couronné par le pape. Deux de ses fils meurent avant lui, Hartmann en 1281 et Rodolphe en 1290. Reste Albert, l'aîné, mais Rodolphe est d'avis que le gouvernement de l'Empire doit être distinct de celui de ses États, et Albert dit se contenter de gérer les possessions familiales. Les électeurs sont donc libres d'élire qui ils veulent. Comme en 1273, ils choisissent un comte, Adolphe de Nassau. Mais ceux qui l'élisent exigent qu'il soit à leur botte. Il est élu le 5 mai 1292 et couronné le 24 juin, mais il refuse d'être une marionnette. Il parvient à s'émanciper en se procurant des ressources financières et c'est d'Angleterre qu'il reçoit l'argent en 1294. On l'accuse d'avoir reçu de l'argent également d'un banquier florentin Musciotto dei Franzei. Or celui-ci travaille pour Philippe le Bel, adversaire du roi d'Angleterre Édouard I^{er} ! Adolphe s'est fait acheter par deux antagonistes à la fois. Les électeurs prennent cela pour de la félonie. Une assemblée de princes est convoquée à Mayence le 23 juin 1298 sous la protection d'Albert de Habsbourg, et Adolphe est déposé. Celui-ci n'accepte pas la sentence et livre bataille aux troupes d'Albert le 2 juillet 1298 : c'est la bataille de Goellheim où il est défait et

tué (Rapp 2000). Comme l'écrit Pierre Racine, « la royauté allemande péniblement et partiellement relevée par Rodolphe » subit « une nouvelle et grave défaillance ». Le 27 juillet 1298, c'est Albert de Habsbourg qui est élu, il est couronné le 24 août à Aix-la-Chapelle. La couronne de roi des Romains revenait aux Habsbourg.

ALBERT I^{ER} ET LE RETOUR DES HABSBOURG SUR LE TRÔNE

Albert I^{er} de Habsbourg avait davantage de fortune qu'Alphonse et des qualités d'un homme d'État ; au reste il avait été formé par son père, avec lequel il partagea ses responsabilités après l'élection de 1273. Mais il manquait de la chaleur humaine qui avait rendu Rodolphe I^{er} si populaire.

À peine couronné, Albert renverse l'alliance conclue par son prédécesseur. Décidé à établir en Germanie un pouvoir fort, il se rapproche de Philippe le Bel et le rencontre près de Vaucouleurs, à Quatre-Vaux, en novembre 1299, concluant avec lui une alliance scellée par le mariage de la fille de ce dernier, Blanche, avec son propre fils, Rodolphe (Bérenger). Les électeurs cherchent à le discréditer en lui attribuant des intentions qu'il n'avait pas – repousser les frontières de la France jusqu'au Rhin en compensation de quoi il aurait fait de l'Allemagne un royaume héréditaire au profit des Habsbourg –, et en faisant de lui un ambitieux sans scrupule qui brade des morceaux d'Empire. Ses ennemis contractent le 14 octobre 1300 une alliance dirigée contre « ce seigneur qui se dit roi » (Rapp 2000). Il contre-attaque aussitôt et envahit le Palatinat dont l'électeur capitule immédiatement. Font de même l'archevêque de Mayence, l'électeur de Cologne et celui de Trêves. Albert de Habsbourg conclut aussi une alliance avec le roi de Hongrie André III, auquel il donne sa fille en mariage, afin d'assurer ses arrières danubiens (Bérenger). De façon indirecte, Albert contribue à créer le premier noyau de la future Confédération helvétique : en effet, sur le Rhin supérieur, la politique d'acquisitions menée par Rodolphe I^{er} provoque une vive réaction. Dès 1291, les trois cantons d'Uri, Schwyz et Unterwalden se réunissent et constituent une Ligue perpétuelle qui vise à garantir leur liberté face au nouveau souverain et qui affaiblira la position dans cette partie du monde germanophone. En

novembre 1291, une alliance est conclue avec le canton de Zurich et le comte de Savoie, le vieil ennemi des Habsbourg, affaiblissant la position d'Albert dans son combat pour la dignité royale en Germanie (Bérenger).

Pas plus que son père, Albert ne parvient à se faire couronner par le pape. Il réussit toutefois à détruire tout ce qu'en Bohême les Přemyslides avaient construit et à faire passer sous son sceptre tout ce qu'Ottokar avait jadis regroupé sous le sien. Il tente de s'emparer de la Thuringe, de la marche de Misnie, voire du comté de Hollande, cherchant à encercler le royaume de Germanie par des possessions de la Maison des Habsbourg (Bérenger). Mais bientôt la fortune change de camp et il essuie plusieurs échecs dans sa politique et, alors qu'il s'apprête à lever une armée pour reconquérir la Bohême, son neveu Jean l'assassine dans un coup de folie le 1^{er} mai 1308 tout près du château des Habsbourg. Ce meurtre est une catastrophe pour la Maison d'Autriche. En conclusion, Rapp pense qu'il aurait été en mesure de restaurer totalement la fonction royale.

NOUVEAU HIATUS DANS LA DYNASTIE DES HABSBOURG. EXTENSION DE LEURS BIENS PATRIMONIAUX

Les électeurs sont de nouveau les maîtres du jeu. Ils refusent d'élire à nouveau un Habsbourg. Ils choisissent le comte Henri de Luxembourg, désormais Henri VII (1308-1313), roi des Romains en 1308 et couronné empereur en 1312. Retenons de son règne qu'en 1310, il fait couronner roi de Bohême son fils Jean (l'Aveugle), qui venait d'épouser l'héritière des Přemyslides, après que les Habsbourg eurent renoncé à leurs prétentions sur l'héritage de la Bohême. Outre son patrimoine familial (les actuels territoires du grand-duché de Luxembourg et de la province belge du même nom), la Maison de Luxembourg prend ainsi possession de la Bohême et de la Moravie, et par-là, elle entre dans le corps électoral.

Pendant ce temps, les Habsbourg se replient sur leurs biens patrimoniaux, qu'ils agrandissent et cherchent à renforcer leur autorité sur l'Autriche et ses dépendances (Bogdan). Deux des fils d'Albert I^{er} de Habsbourg, Frédéric le Beau, duc d'Autriche, et Léopold, ainsi que

leurs successeurs, Albert II le Sage, duc d'Autriche, et Rodolphe IV, duc d'Autriche, règnent en effet sur l'Autriche et la Styrie. Frédéric le Beau et Léopold tirent d'abord une vengeance éclatante de meurtriers de leur père. La mort prématurée d'Henri VII de Luxembourg en 1314 leur fait espérer récupérer la couronne royale. Le roi de Bohême, Jean de Luxembourg, trop jeune et trop puissant, est écarté par les électeurs, qui partagent leurs suffrages entre Frédéric le Beau de Habsbourg et Louis de Bavière. S'ensuit une guerre qui dure huit ans et s'achève en 1322 par la défaite du premier qui est fait prisonnier par le second à la bataille de Mühldorf. Léopold continue la lutte. Frédéric le Beau, en captivité, signe un traité par lequel il renonce au trône de Germanie. Les deux frères meurent en 1326, le duc de Bavière triomphe (Louis le Bavaois). Les Habsbourg disparaissent de la lutte pour la couronne (Bérenger). Ils reviendront au pouvoir après la mort du dernier Luxembourg.

Frédéric le Beau avait, en multipliant les fondations d'églises et de monastères en Styrie et en Autriche, réussi à se faire accepter de ses sujets autrichiens, préparant la voie à ses successeurs directs Albert II et Rodolphe IV.

Albert II le Sage d'Autriche (1330-1358)

Albert II le Sage mène une vie plus pacifique et fort habile. Très populaire, il est pour ses vassaux, le « prince de la paix ». Albert et son frère Otton, duc d'Autriche (1330-1339), les deux plus jeunes frères de Frédéric le Beau qui ont décidé de gouverner en commun, concluent une alliance avec le roi Jean de Bohême et se réconcilient avec l'empereur Louis le Bavaois par le traité de Hagenau (6 août 1330), ce qui leur permet d'acquérir en 1335 la Carinthie et la Carniole, compléments de la Styrie, ce qui formera plus tard l'« Autriche intérieure » et donne accès à l'Adriatique. La lignée des comtes de Tyrol-Gorizia s'éteint en ligne masculine. L'empereur Louis le Bavaois donne naturellement les deux provinces en fiefs à Albert II le Sage et son frère Otton, en récompense de leur renonciation définitive à la couronne germanique ; le Tyrol demeure entre les mains de Marguerite, fille unique du défunt comte Henri de Carinthie, mort en 1335 (Rapp). Après d'habiles unions matrimoniales et

d'alliances diplomatiques, le Tyrol est rattaché définitivement à l'Autriche en 1365 (Bérenger).

À la mort de son frère Otton en 1339, Albert II le Sage règne seul sur l'Autriche. En 1351, il tente de régler le problème de la Suisse septentrionale, où nombreuses sont les villes qui se rallient à la Confédération helvétique. Il échoue par deux fois devant Zurich qu'il perd définitivement, mais parvient à reprendre Zug et Glaris.

En dépit de la paix qu'Albert le Sage s'efforce de maintenir, l'Autriche connaît une grave crise sociale avec une série de catastrophes naturelles, invasion de sauterelles en Carinthie à la fin des années 1330, tremblements de terre en 1348, et surtout l'épidémie de Peste Noire en 1348-1349 qui provoque la mort d'un tiers de la population. On y voit un signe de colère divine et on rend responsables les communautés juives. Albert II intervient pour protéger ses sujets juifs.

Lui, qui n'était pas intervenu dans le conflit entre les Luxembourg et Louis IV le Bavarois, se rallie à Charles IV, élu en 1346, ce pourquoi le nouvel empereur le récompense, comme il est d'usage. En 1355, Albert II règle le problème de sa succession en abrogeant le principe de la primogéniture et en déclarant ses quatre fils égaux. Ils deviennent corégentes dans un esprit d'« amour fraternel ». De la sorte, on évite la partition du patrimoine des Habsbourg.

Outre les terres ancestrales de la famille en Haute-Alsace, de l'Argovie et de la Suisse du Nord-Est, les Habsbourg règnent sur tous les duchés d'Autriche, de Styrie, de Carinthie et de Carniole, et ils ont de sérieuses espérances sur le Tyrol. De surcroît, il y a le comté de Ferette, dans le Jura alsacien à environ 25 kilomètres de Bâle et 35 kilomètres de Mulhouse, dont Albert le Sage avait épousé l'héritière.

Albert II meurt en juillet 1358, et c'est son fils aîné Rodolphe, âgé de 19 ans, qui prend la tête du gouvernement (Bogdan).

Rodolphe IV d'Autriche, le Fondateur (1358-1365)

Rodolphe IV grandit dans le château de Vienne et reçoit une très bonne éducation. Il sait écrire. Il a l'occasion très tôt de rencontrer des sommités intellectuelles, par exemple Conrad de Megenberg qui dédia à l'enfant de neuf ans sa *Monastica*, qui traite de l'éthique de l'individu.

Lorsque son père Albert II meurt, Rodolphe IV, âgé de dix-huit ans, gouverne seul, ses frères Frédéric, Albert et Léopold étant trop jeunes : ils joueront un rôle politique à la mort de leur aîné en 1365. Comme son arrière-grand-père, Rodolphe I^{er}, homme d'état réaliste qu'il admirait, il se concentre sur son patrimoine autrichien et s'entoure de conseillers de valeur.

Dès le début de son règne, il prend trois mesures destinées à assurer l'indépendance de l'Autriche et son autonomie par rapport à l'Empire, ce qui irrite l'empereur Charles IV de Luxembourg. C'est le concept de souveraineté émanant du droit romain qui l'inspire : l'empereur n'a plus aucune souveraineté sur l'Autriche, et l'Empire est conçu comme une confédération de principautés souveraines. Ses ducs eurent le droit de porter la couronne et le sceptre, c'est-à-dire les attributs de la souveraineté, et désormais ils eurent le titre d'archiduc, *Erzherzog*, « seigneur qui est au-dessus d'un duc³ », le premier des ducs. Avec son titre d'archiduc, Rodolphe se considère comme l'égal des princes électeurs, et ses sujets le considèrent comme tel. Lui-même qualifie l'Autriche de « cœur et bouclier de l'Empire ». Le document qui donne à l'Autriche une « situation particulière et privilégiée dans le Saint-Empire », le *privilegium majus*, est un faux que Rodolphe avait fait fabriquer de toutes pièces pour les besoins de sa politique. Il l'envoie à Charles IV qui, tout en en contestant certains points, ne le rejette pas. Toutefois, ce n'est que sous le Habsbourg Frédéric III que ce texte sera ratifié. Et ce n'est qu'au xv^e siècle que les Habsbourg prendront ce titre d'archiduc (Bogdan).

Malgré des relations tendues entre Rodolphe IV et Charles IV, on assiste à un rapprochement entre les Habsbourg et les Luxembourg. En effet, en 1353, encore du vivant de son père, il avait épousé Catherine,

3. <https://www.atilf.fr>

la fille de Charles IV, devenant le gendre de l'empereur. Une très bonne opération, car, accompagnée de plusieurs accords bilatéraux de succession conclus entre les deux hommes, elle laissait espérer la possibilité d'une union entre l'Autriche et la Bohême, et même la Hongrie, Rodolphe IV ayant passé un accord identique avec le roi de Hongrie, Louis d'Anjou. Rodolphe IV nous donne un splendide exemple de la manière dont les Habsbourg réussissent à agrandir leur patrimoine familial.

En 1363, il parvient à annexer le Tyrol, qu'en février 1364 Charles IV inféode dans sa totalité à Rodolphe IV – un succès politique de grande importance. De fait, le Tyrol assure un lien entre les parties orientale et occidentale du domaine autrichien, entre l'ancien et le nouveau patrimoine. Les Habsbourg possèdent désormais les provinces alpines, et leur domaine s'étend des Vosges aux Carpates. Ils sont maîtres de la frontière méridionale de l'Empire, contrôlant les passages vers l'Italie. La possession du Tyrol leur donne le contrôle de la route du Brenner, un axe important entre l'Allemagne du Sud et l'Italie du Nord et Venise. Comme l'écrit Henry Bogdan, « la mainmise sur cette voie transalpine compensait la perte récente du contrôle de la route du Gothard, désormais aux mains des Confédérés suisses. » Notons pour finir, que Rodolphe IV est le premier Habsbourg à mener une politique italienne et il étend son autorité sur le Frioul et l'évêché de Trente.

Il veut faire de l'Autriche un pays riche et puissant, base de la reconquête du pouvoir royal par les Habsbourg. Il réorganise ainsi l'administration. Les ressources minières des Alpes lui assurent de bons revenus qu'il rend encore plus substantiels par l'introduction d'un nouveau système fiscal : il supprime le régime d'exemption dont bénéficiaient jusque-là la noblesse et surtout le clergé qu'il impose désormais fortement. Il tente de diminuer l'autorité des seigneurs sur les villes en développant les libertés municipales ; il réorganise les corporations de Vienne. Il fait aussi progresser le commerce et l'économie grâce à une réduction des impôts. Pour repeupler Vienne, décimée par les ravages de la Grande peste (il veut en faire une capitale pouvant concurrencer Prague), il encourage l'installation de nouveaux habitants, venus pour la plupart des zones rurales de la Basse Autriche, par des exonérations d'impôts. En retour,

il crée de nouveaux impôts indirects sur les plus importantes boissons. Il accorde la liberté d'entreprise. Grâce à lui, l'Autriche est maintenant bien administrée et dispose de bons revenus. On a comparé la politique économique et sociale de Rodolphe IV avec celle de Joseph II (Hamann). En 1365, pour rehausser le prestige de Vienne, il fonde l'université de Vienne (sans la théologie) sur le modèle de celle de Prague, fondée par Charles IV. Mais il ne peut obtenir du pape que soit créé un évêché.

Comme le souligne Henry Bogdan, les sept années de son règne marquent une étape importante dans l'ascension des Habsbourg. À sa mort, à l'âge de 25 ans, le 27 juillet 1365, l'assise territoriale de la dynastie s'était consolidée et étendue, de telle sorte que les Habsbourg, à côté des Luxembourg et les Wittelsbach, étaient devenus une grande famille. En un mot, Rodolphe IV, « prince de la Renaissance », a un désir immodéré de gloire et de réputation, mérite, comme l'écrit Jean Bérenger, pleinement son surnom de « fondateur » (Hamann, Bogdan).

Les frères de Rodolphe IV, Albert III (1365-1395) et Léopold III (1365-1386)

En 1364, peu avant sa mort, Rodolphe IV avait conclu avec ses frères un accord stipulant l'indivisibilité du patrimoine familial ; d'autre part les deux frères survivants, Albert et Léopold, âgés de 15 et 14 ans, gouverneraient en commun, mais l'aîné obtiendrait des prérogatives supplémentaires.

Même si les deux avaient des caractères tout à fait opposés, leur collaboration fut fructueuse. En 1368, les Habsbourg acquièrent la ville de Fribourg-en-Brisgau, qu'ils conservent jusqu'en 1798, et Charles IV leur confie le landgraviat sur le Brisgau. En 1369, le Tyrol devient définitivement possession des Habsbourg qui écartent une fois pour toutes les prétentions des Wittelsbach. Par le traité de Schärding, ceux-ci renoncent à leurs prétentions et reçoivent une compensation financière de même qu'en contrepartie un certain nombre de territoires avec les villes de Schärding et de Rattenberg. En 1382, la ville de Trieste, menacée par la République de Venise, cherche protection auprès des Habsbourg, attirés

par l'Italie. Par là, ils ont désormais un modeste mais très utile débouché sur l'Adriatique. Entre-temps (en 1375) ils avaient acheté des seigneuries en Istrie de même que le comté de Feldkirch dans le Vorarlberg, de telle sorte qu'ils assurent les communications entre les différentes parties de leur patrimoine.

Mais à la bataille de Sempach en 1386, les Confédérés helvétiques écrasent la chevalerie de Léopold III, qui est tué au combat, de telle sorte que le maintien des Habsbourg en Suisse alémanique est remis en question. Albert III préfère négocier et abandonne par la paix de 1389 toutes les possessions de la dynastie en Suisse orientale, ne conservant que l'Argovie et la Thurgovie. La Suisse, point de départ de l'ascension des Habsbourg s'engage désormais sur la voie de l'indépendance (Bogdan). En 1394 Albert III achète la seigneurie de Bludenz ce qui consolide la présence des Habsbourg au Vorarlberg.

Au reste, la poésie politique du « discours chanté » évoque la lutte de la Confédération helvétique contre des ennemis intérieurs, mais surtout extérieurs, c'est-à-dire les Habsbourg. Adoptant le point de vue des Suisses, un poète anonyme célèbre leur victoire sur une armée autrichienne à Berne en 1375 ; il parle de la bataille qu'ils ont remportée près de Sempach en 1386, et de la victoire des habitants de Glarn sur les Autrichiens près de Näfels en 1388 (Buschinger).

Entre-temps les deux frères partagent leur patrimoine en 1379 par le traité de Neuberg signé le 9 septembre, contrairement aux décisions de leur père et de leur frère aîné : Albert reçoit la Basse et la Haute Autriche, à l'exception de Wiener Neustadt et sa région, et Léopold III la Styrie, la Carinthie, la Carniole et le Tyrol, ainsi que l'ancien patrimoine, sans compter une somme de cent mille florins. De la sorte, la Maison des Habsbourg se divise en deux « branches », la « branche albertine » (celle-ci s'éteint en 1457 avec la mort de Ladislav le Posthume) et la « branche léopoldine ». Celle-ci se divise à nouveau en 1406 en « branche styrienne », dont le dernier représentant, Frédéric V (1424-1493), devient empereur en 1440, en tant que Frédéric III (1440-1493), et « branche tyrolienne », qui s'éteint en 1490. La réunification générale se fait en 1493, avec le fils de Frédéric III, Maximilien I^{er}, empereur.

Une parenthèse : Charles IV de Luxembourg et la Bulle d'or

Il y a lieu de parler ici d'un grand homme d'État, qui a vécu à la même époque que tous les Habsbourg dont il vient d'être question, mais qui n'appartient pas à cette dynastie : c'est Charles IV de Luxembourg, roi de Bohême et empereur (depuis 1355), dont la législation se situe dans la droite ligne de celle du Hohenstaufen Frédéric II.

La dynastie des Luxembourg est à la tête du Saint-Empire pendant un peu plus d'un siècle : Henri VII de Luxembourg, cité comme mécène par Johann von Würzburg, au début du ^{xiv}^e siècle, est élu roi des Romains en 1308 et couronné empereur en 1312. Le dernier représentant de la dynastie, Sigismond, est élu comme roi des Romains en 1411 et couronné empereur à Rome en 1433. Il meurt en 1437. Comme sa fille a été mariée par Sigismond à Albert II de Habsbourg, celui-ci prend la succession de son beau-père ; avec lui, la dynastie des Habsbourg revient au pouvoir, avec Albert V de Habsbourg. En 1437, il devient roi des Romains et il meurt en 1439. Après une guerre de succession, c'est Frédéric III de Habsbourg qui est élu roi des Romains en 1440, puis devient empereur en 1452.

Charles IV est l'auteur de la « Bulle d'or » de 1356, une « “constitution” pour l'Empire », selon le titre de Pierre Monnet, qui ajoute que cette Constitution ordonne l'élection et les institutions du Saint-Empire jusqu'en 1806, et établit un équilibre fédéral et territorial à l'allemande, d'une certaine manière toujours actuelle. C'est aussi le premier document juridique qui règle les problèmes fondamentaux de l'Empire.

Cette Bulle d'or (ou *Keiserliches Rechtsbuch*), en 31 articles, établit le principe électif avec sept princes électeurs (*Kurfürsten*), trois ecclésiastiques – l'archevêque de Trèves, l'archevêque de Cologne et l'archevêque de Mayence – et quatre laïcs, désignés comme « les sept piliers et les sept branches du candélabre de l'Empire ». Les princes électeurs laïques sont : le roi de Bohême, échanson, que Charles IV place en tête des sept électeurs, parce qu'il est prince couronné et oint, le duc de Saxe, maréchal, le margrave de Brandebourg, chambrier et le comte palatin du Rhin, sénéchal.

Ces sept princes électeurs reçoivent par la Bulle l'hérédité et l'inaliénabilité de la voix et des privilèges qui y sont attachés, au profit de leur premier né. L'ensemble des princes électeurs, y compris donc les trois archevêques de Trêves, Cologne et Mayence, jouit des droits régaliens sur les mines et la frappe des monnaies d'or et d'argent et bénéficie des privilèges judiciaires exclusifs de tout appel devant la juridiction royale.

Pierre Monnet commente : « Ni hérédité ni approbation pontificale, une élection "allemande" : voilà bien l'essentiel d'un texte qui combine l'électif et le dynastique ». Avec habileté Charles IV en 1356 ne commet pas l'erreur de son prédécesseur, Louis IV le Bavarois qui, dans le *Licet juris* adopté lors de la Diète de Francfort en 1338, rejetait *expressis verbis* le droit d'approbation et de confirmation du pape sur l'élection royale ; Charles IV ne mentionne pas une seule fois le pape. « Le silence est d'or, comme la Bulle ! », écrit Pierre Monnet avec ironie.

Ils se réunissent à Francfort-sur-le-Main pour désigner un « roi des Romains appelé à être élevé empereur » : Charles IV de Luxembourg. Le couronnement se fait à Aix-la-Chapelle. Le pape n'est mentionné nulle part. Le vote majoritaire des électeurs suffit à faire le roi, appelé à être élevé empereur. De surcroît, par une habile supercherie, le duc d'Autriche reçoit le titre d'« archiduc », ce qui le place en fait au même rang que les princes électeurs ; une supercherie dévoilée par Pétrarque dès 1360 – avec lequel Charles IV entretenait une correspondance active – qui rend possible en 1364 un arrangement de succession (*Erbverbrüderung*) entre les maisons des Habsbourg et des Luxembourg qui se révèle capital pour l'avenir de l'Empire, et donc de l'Allemagne et de l'Autriche, à partir du x^v^e siècle. En effet, si l'une des deux maisons vient à s'éteindre avant l'autre, la survivante doit hériter de tous les biens et terres de la disparue.

Proclamée en 1356 aux diètes de Nuremberg et de Metz, la Bulle d'or se présente, ainsi que l'écrit Pierre Monnet, comme un « texte d'équilibre qui installe (...) un cadre défini au sein duquel se déploient les rapports de force entre le roi et empereur (...) et les autres électeurs ».

Pour Charles IV le bénéfice de la Bulle est énorme ; le cordon est rompu avec la papauté, la possibilité d'une politique dynastique et patrimoniale est préservée, l'articulation est réalisée entre la Bohême